

FRED VARGAS



UN LIEU
INCERTAIN



Flammarion

UN LIEU INCERTAIN



« — Et qu'est-ce qu'ils vont en faire ? demandait Estalère. Trouver vingt personnes sans pieds pour les recoller avec ? Et après ?

— Mais il semble qu'il n'y en ait pas plus de dix-huit. Ce qui nous ferait neuf personnes.

— D'accord. Mais si les Anglais avaient un problème avec neuf personnes sans pieds, ils seraient déjà au courant, non ?

— S'il s'agit de personnes, dit Adamsberg. Mais s'il s'agit de corps, pas forcément.

Estalère secoua la tête.

— Si les pieds ont été coupés sur des morts, précisa Adamsberg. Cela nous donne neuf cadavres. Les Anglais ont quelque part neuf cadavres sans pieds, et ils ne le savent pas. »

17-V Création Studio Flammarion

Photographie de couverture : d'après © Hanka Steidle - Plainpicture

Flammarion

Un lieu incertain

DU MÊME AUTEUR

- Les Jeux de l'amour et de la mort*, Éditions du Masque, 1986.
- Ceux qui vont mourir te saluent*, Viviane Hamy, 1994 (écrit en 1987) ; J'ai lu, 2008.
- Debout les morts*, Viviane Hamy, 1995, prix Mystère de la critique 1996, Prix du polar de la ville du Mans 1995, International Golden Dagger 2006 (Angleterre) ; J'ai lu, 2005.
- L'Homme aux cercles bleus*, Viviane Hamy, 1996 (écrit en 1990), Prix du Festival de Saint-Nazaire 1992, International Golden Dagger 2009 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.
- Un peu plus loin sur la droite*, Viviane Hamy, 1996 ; J'ai lu, 2006.
- Sans feu ni lieu*, Viviane Hamy, 1997 ; J'ai lu, 2008.
- L'Homme à l'envers*, Viviane Hamy, 1999, Grand Prix du roman noir de Cognac 2000, prix Mystère de la critique 2000 ; J'ai lu, 2008.
- Les Quatre Fleuves* (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2000, prix Alph'Art du meilleur scénario, Angoulême 2001.
- Pars vite et reviens tard*, Viviane Hamy, 2001, Prix des libraires 2002, Prix des lectrices ELLE 2002, Prix du meilleur polar francophone 2002, Deutscher Krimipreis 2004 (Allemagne) ; J'ai lu, 2005.
- Coule la Seine* (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2002 ; J'ai lu, 2008.
- Sous les vents de Neptune*, Viviane Hamy, 2004, International Golden Dagger 2007 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.
- Petit Traité de toutes vérités sur l'existence*, Viviane Hamy, 2001 ; Librio, 2013.
- Critique de l'anxiété pure*, Viviane Hamy, 2003 ; Librio, 2013.
- Dans les bois éternels*, Viviane Hamy, 2006 ; J'ai lu, 2009.
- Un lieu incertain*, Viviane Hamy, 2008 ; Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2010.
- L'Armée furieuse*, Viviane Hamy, 2011 ; Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2013, International Golden Dagger 2013 (Angleterre).
- Le Marchand d'éponges* (illustrations Edmond Baudoin), Librio, 2013.
- Salut et liberté*, Librio, 2013.
- Temps glaciaires*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.
- Quand sort la recluse*, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.
- Europäischer Krimipreis de la ville d'Unna pour l'ensemble de son œuvre, 2012 (Allemagne).

Fred Vargas

Un lieu incertain

Flammarion

© Fred Vargas et Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0813-8190-2

I

Le commissaire Adamsberg savait repasser les chemises, sa mère lui avait appris à aplatir l'empiècement d'épaule et à lisser le tissu autour des boutons. Il débrancha le fer, rangea les vêtements dans la valise. Rasé, coiffé, il partait pour Londres, il n'y avait pas moyen de s'y soustraire.

Il déplaça sa chaise pour l'installer dans le carré de soleil de la cuisine. La pièce ouvrait sur trois côtés, il passait donc son temps à décaler son siège autour de la table ronde, suivant la lumière comme le lézard fait le tour du rocher. Adamsberg posa son bol de café côté est et s'assit dos à la chaleur.

Il était d'accord pour aller voir Londres, sentir si la Tamise avait la même odeur de linge moisi que la Seine, écouter comment piaillaient les mouettes. Il était possible que les mouettes piaillent différemment en anglais qu'en français. Mais ils ne lui en laisseraient pas le temps. Trois jours de colloque, dix conférences par session, six débats, une réception au ministère de l'Intérieur. Il y aurait plus d'une centaine de flics haut de

gamme tassés dans ce grand *hall*, des flics et rien d'autre venus de vingt-trois pays pour optimiser la grande Europe policière et plus précisément pour « harmoniser la gestion des flux migratoires ». C'était le thème du colloque.

Directeur de la Brigade criminelle parisienne, Adamsberg devrait faire acte de présence mais il ne se faisait pas de souci. Sa participation serait légère, quasi aérienne, d'une part en raison de son hostilité à la « gestion des flux », d'autre part parce qu'il n'avait jamais pu mémoriser un seul mot d'anglais. Il termina son café paisiblement, lisant le message que lui envoyait le commandant Danglard. *Rdv dans 1 h 20 à l'enregistrement. Foutu tunnel. Ai pris veste convenable pour vous, avec crav.*

Adamsberg passa le pouce sur l'écran de son téléphone, effaçant ainsi l'anxiété de son adjoint comme on ôte la poussière d'un meuble. Danglard était mal adapté à la marche, à la course, pire encore aux voyages. Franchir la Manche par le tunnel le tourmentait autant que passer par-dessus en avion. Il n'aurait cependant laissé sa place à personne. Depuis trente ans, le commandant était rivé à l'élégance du vêtement britannique, sur laquelle il misait pour compenser son manque naturel d'allure. À partir de cette option vitale, il avait étendu sa gratitude au reste du Royaume-Uni, faisant de lui le type même du Français anglophile, adepte de la grâce des manières, de la délicatesse, de l'humour discret. Sauf quand il laissait choir toute retenue, ce qui fait la différence entre le Français anglophile et l'Anglais véritable. De sorte, la perspective de séjourner à Londres le réjouissait, flux migratoires ou pas. Restait à franchir

l'obstacle de ce *foutu tunnel* qu'il empruntait pour la première fois.

Adamsberg rinça son bol, attrapa sa valise, se demandant quelle sorte de veste et de *craav* avait choisies pour lui le commandant Danglard. Son voisin, le vieux Lucio, frappait lourdement à la porte vitrée, l'ébranlant de son poing considérable. La guerre d'Espagne avait emporté son bras gauche quand il avait neuf ans, et il semblait que le membre droit avait grossi en conséquence pour concentrer en lui seul la dimension et la force de deux mains. Le visage collé aux carreaux, il appelait Adamsberg du regard, impérieux.

— Amène-toi, marmonna-t-il sur un ton de commandement. Pas moyen qu'elle les sorte, j'ai besoin de ton aide.

Adamsberg posa sa valise au-dehors, dans le petit jardin désordonné qu'il partageait avec le vieil Espagnol.

— Je pars trois jours pour Londres, Lucio. Je t'aiderai à mon retour.

— Trop tard, gronda le vieux.

Et quand Lucio grondait ainsi, sa voix roulant sur les « r », il produisait un bruit si sourd qu'Adamsberg avait l'impression que le son sortait directement de la terre. Adamsberg souleva sa valise, l'esprit déjà projeté vers la gare du Nord.

— Qu'est-ce que tu ne peux pas sortir ? dit-il d'une voix lointaine en verrouillant sa porte.

— La chatte qui vit sous l'appentis. Tu savais qu'elle allait faire ses petits, non ?

— Je ne savais pas qu'il y avait une chatte sous l'appentis, et je m'en fous.

— Alors tu le sais maintenant. Et tu ne vas pas t'en foutre, *hombre*. Elle n'en a sorti que trois. Un est mort, et deux autres sont encore coincés, j'ai senti les têtes. Moi je pousse en massant et toi, tu extirpes. Gaffe, ne va pas serrer comme une brute quand tu les sors. Un chaton, ça te craque entre les doigts comme un biscuit sec.

Sombre et pressant, Lucio grattait son bras manquant en agitant ses doigts dans le vide. Il avait souvent expliqué que, quand il avait perdu son bras, à l'âge de neuf ans, il y avait dessus une piqûre d'araignée qu'il n'avait pas fini de gratter. Que pour cette raison la piqûre le démangeait encore soixante-neuf ans plus tard, parce qu'il n'avait pas pu terminer ce grattage, s'en occuper à fond, achever l'épisode. Explication neurologique fournie par sa mère, et qui avait fini par tenir lieu pour Lucio de philosophie totale, qu'il adaptait à toute situation et à tout sentiment. Il faut finir, ou ne pas commencer. Aller jusqu'à la lie, y compris en amour. Quand un acte de vie l'occupait intensément, Lucio grattait sa piqûre interrompue.

— Lucio, dit Adamsberg plus nettement en traversant le petit jardin, mon train part dans une heure un quart, mon adjoint se ronge d'inquiétude à la gare du Nord, et je ne vais pas accoucher ta bestiole pendant que cent chefs flics m'attendent à Londres. Débrouille-toi, tu me raconteras l'histoire dimanche.

— Et comment veux-tu que je me débrouille avec ça ? cria le vieux en levant son bras coupé.

Lucio retint Adamsberg de sa main puissante, projetant en avant son menton prognathe et digne d'un Vélasquez, selon le commandant Danglard. Le vieux n'y

voyait plus assez bien pour se raser correctement et des poils échappaient à sa lame. Blancs et durs, piqués çà et là, ils faisaient comme une décoration d'épines argentées, brillant un peu sous le soleil. Parfois, Lucio attrapait un poil sous ses doigts, le coinçait résolument entre ses ongles et tirait dessus, comme il aurait arraché une tique. Il ne le lâchait pas avant de l'avoir eu, selon la philosophie de la piqûre d'araignée.

— Tu viens avec moi.

— Fous-moi la paix, Lucio.

— T'as pas le choix, hombre, dit Lucio sombrement. Ça croise ton chemin, tu dois le prendre. Ou bien ça te grattera toute ta vie. T'en as pour dix minutes.

— Mon train croise aussi mon chemin.

— Il croise après.

Adamsberg lâcha sa valise, râla d'impuissance en suivant Lucio vers l'appentis. Une petite tête gluante et trempée de sang émergeait entre les pattes de l'animal. Sous les directives du vieil Espagnol, il l'attrapa doucement pendant que Lucio poussait sur le ventre d'un geste professionnel. La chatte miaulait terriblement.

— Tire mieux que ça, hombre, prends-le sous les pattes et tire ! Vas-y ferme et doux, serre pas le crâne. Avec ta deuxième main, gratte le front de la mère, elle panique.

— Lucio, quand je gratte le front de quelqu'un, il s'endort.

— *Joder !* Vas-y, tire !

Six minutes plus tard, Adamsberg posait deux petits rats rouges et piaillants aux côtés de deux autres sur une vieille couverture. Lucio coupa les cordons et les

porta un à un aux mamelles. Il fixait sur la mère gémissante un œil inquiet.

— C'est quoi ton histoire de main ? Avec quoi tu endors les gens ?

Adamsberg secoua la tête, ignorant.

— Je ne sais pas. Quand je pose la main sur la tête des gens, ils s'endorment. C'est tout.

— C'est ce que tu fais avec ton gosse ?

— Oui. Il arrive aussi que les gens s'endorment pendant que je leur parle. J'ai même endormi des suspects pendant des interrogatoires.

— Alors fais-le à la mère. *Apúrate !* Endors-la.

— Bon sang, Lucio, tu ne veux pas te coller dans le crâne que j'ai un train à prendre ?

— Faut calmer la mère.

Adamsberg se foutait de la chatte mais pas du regard noir que le vieux posait sur lui. Il caressa le crâne – incroyablement doux – de la chatte car, c'était vrai, il n'avait pas le choix. Les halètements de l'animal s'apaisèrent tandis que les doigts d'Adamsberg roulaient comme des billes de son museau à ses oreilles. Lucio hochait la tête, appréciateur.

— Elle dort, hombre.

Adamsberg détacha lentement sa main, la nettoya dans l'herbe humide et s'éloigna à reculons.

En avançant sur le quai de la gare du Nord, il sentait les substances séchées durcir entre ses doigts et sous ses ongles. Il avait vingt minutes de retard, Danglard venait vers lui en hâtant le rythme. On avait toujours l'impression que les jambes de Danglard, mal bâties, allaient se désarticuler à partir des genoux quand il tentait de courir.

Adamsberg leva une main pour couper court à sa course et à ses reproches.

— Je sais, dit-il. Un truc est passé sur mon chemin et j'ai dû le prendre, sous peine de me gratter toute ma vie.

Danglard avait une si grande habitude des phrases incompréhensibles d'Adamsberg qu'il se donnait rarement la peine de poser des questions. Comme beaucoup d'autres à la Brigade, il laissait tomber, sachant séparer l'intéressant de l'inutile. Essoufflé, il désigna le bureau d'enregistrement et repartit dans l'autre sens. En le suivant sans accélérer, Adamsberg cherchait à se souvenir de la couleur de la chatte. Blanche avec des points gris ? Avec des points roux ?

II

— Chez vous aussi, il y a des bizarreries, dit en anglais le surintendant Radstock à ses collègues de Paris.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Adamsberg.

— Que chez nous aussi, il y a des bizarreries, traduisit Danglard.

— C'est vrai, dit Adamsberg sans s'intéresser à la conversation.

Ce qui lui importait pour le moment, c'était de marcher. C'était Londres en juin et c'était la nuit, il voulait marcher. Ces deux jours de colloque commençaient à éreinter ses nerfs. Rester assis durant des heures était une des rares épreuves capables de briser son flegme, de lui faire ressentir l'étrange état que les autres nommaient « impatience » ou « fébrilité », et qui lui était d'ordinaire inaccessible. Il était parvenu la veille à s'échapper trois fois, il avait fait un tour bâclé du quartier, mémorisé les alignements des façades en brique, les perspectives des colonnes blanches, les lampadaires noir et or, il avait fait quelques pas dans une ruelle qui s'appelait St. Johns Mews, et Dieu sait comment on pouvait prononcer

quelque chose comme « Mews ». Là, un groupe de mouettes s'était échappé en criant en anglais. Mais ses absences avaient été remarquées. Aujourd'hui, il avait dû tenir bon dans son fauteuil, rétif aux discours de ses collègues, incapable de suivre le rythme rapide de l'interprète. Le *ball* était saturé de policiers, de flics qui déployaient beaucoup d'ingéniosité pour serrer le filet destiné à « harmoniser le flux migratoire », à ceinturer l'Europe d'une impassable herse. Ayant toujours préféré le fluide au solide, le souple au statique, Adamsberg épousait naturellement les mouvements de ce « flux », et cherchait avec lui les moyens de déborder les fortifications qui se perfectionnaient sous ses yeux.

Ce collègue de New Scotland Yard, Radstock, avait l'air très calé en filets mais il ne semblait pas obnubilé par la question de leur rendement. Il prenait sa retraite dans moins d'un an, avec l'idée très britannique d'aller pêcher des trucs dans un lac là-haut, selon Danglard qui comprenait tout et traduisait tout, y compris ce qu'Adamsberg n'était pas désireux de savoir. Adamsberg aurait souhaité que son adjoint économise ses traductions inutiles, mais les plaisirs étaient si rares chez Danglard, et il semblait si réjoui de se rouler dans la langue anglaise tel le sanglier dans une boue de qualité qu'Adamsberg ne voulait pas lui ôter une miette de contentement. Ici, le commandant Danglard paraissait bienheureux, quasi léger, redressant son corps mou, étoffant ses épaules tombantes, gagnant une prestance qui le rendait presque remarquable. Peut-être fomentait-il de prendre un jour sa retraite avec ce nouvel ami pour aller pêcher des trucs dans ce lac là-haut.

Radstock profitait de la bonne volonté de Danglard pour lui conter le détail de sa vie au Yard mais aussi quantité d'anecdotes « égrillardes » qu'il estimait propres à plaire à des invités français. Danglard l'avait écouté tout au long du déjeuner sans montrer de lassitude, tout en veillant à la qualité du vin. Radstock appelait le commandant « Denglarde » et les deux flics s'encourageaient mutuellement, s'approvisionnant l'un l'autre en récits et en boisson, laissant Adamsberg à la traîne. Adamsberg était le seul des cent flics à ne pas même posséder des rudiments de la langue. Il cohabitait donc en marginal, comme il l'avait espéré, et peu avaient compris qui il était au juste. À ses côtés suivait le jeune brigadier Estalère, aux yeux verts toujours agrandis par une surprise chronique. Adamsberg avait souhaité le rattracher à cette mission. Il avait dit que le cas d'Estalère s'arrangerait et, de temps à autre, il dépensait de l'énergie pour y parvenir.

Mains dans les poches et élégamment vêtu, Adamsberg profitait à plein de cette longue marche tandis que Radstock allait d'une rue à une autre pour leur faire les honneurs des singularités de la vie londonienne à la nuit. Ici, une femme qui dormait sous un toit de parapluies cousus ensemble, tenant un *teddy bear* de plus d'un mètre dans ses bras. « Un ours en peluche », avait traduit Danglard. « J'avais compris », avait dit Adamsberg.

— Et là, dit Radstock en désignant une avenue perpendiculaire, voici lord Clyde-Fox. L'exemple de ce que vous appelez chez vous l'aristocrate excentrique. À vrai dire, il ne nous en reste pas tant que cela, ils se reproduisent peu. Celui-ci est encore jeune.

Radstock s'arrêta pour leur donner le temps d'observer le personnage, avec la satisfaction de qui présente une pièce rare à ses hôtes. Adamsberg et Danglard le contemplèrent docilement. Haut et maigre, lord Clyde-Fox dansait maladroitement sur place, à la limite de la chute, se tenant sur un pied puis sur un autre. Un autre homme fumait un cigare à dix pas de lui, chancelant, observant les soucis de son compagnon.

— Intéressant, dit Danglard avec courtoisie.

— Il traîne souvent dans les parages, mais pas tous les soirs, dit Radstock, comme si ses collègues bénéficiaient d'un véritable coup de chance. On s'apprécie. Cordial, toujours un mot aimable. C'est un repère dans la nuit, une lueur familière. À cette heure, il revient de virée, il tente de rentrer chez lui.

— Ivre ? demanda Danglard.

— Jamais tout à fait. Il met un point d'honneur à explorer les limites, toutes les limites, et à s'y cramponner. Il affirme qu'en circulant sur les lignes de crête, en équilibre entre un versant et un autre, il est certain de souffrir mais de ne jamais s'ennuyer. Tout va bien, Clyde-Fox ?

— Tout va bien, Radstock ? répondit l'homme en agitant une main.

— Plaisant, commenta le surintendant. Enfin, à ses moments. Quand sa mère est morte il y a deux ans, il a voulu manger toute une boîte de photographies d'elle. Sa sœur est intervenue assez sauvagement et cela s'est mal terminé. Une nuit à l'hôpital pour elle, une nuit au poste pour lui. Le lord était fou de colère qu'on l'empêche d'avalier ces photos.

— Vraiment manger ? demanda Estalère.

— Vraiment. Mais quelques photos, qu'est-ce que c'est ? Il paraît qu'une fois, chez vous, un gars a voulu manger une armoire en bois.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Adamsberg, voyant les sourcils de Radstock se froncer.

— Il dit que, chez nous, un gars a voulu manger son armoire en bois. Ce qu'il a d'ailleurs accompli en quelques mois avec l'aide intermittente de deux ou trois amis.

— Une bizarrerie vraie, hein, Denglarde ?

— Tout à fait vraie, cela se passait au début du XX^e siècle.

— C'est normal, dit Estalère, qui choisissait souvent mal ses mots ou sa pensée. Je sais qu'un homme a mangé un avion et cela ne lui a pris qu'une année. Un petit avion.

Radstock hocha la tête avec un peu de gravité. Adamsberg avait noté chez lui un goût pour les énonciations solennelles. Il élaborait parfois de longues phrases qui – d'après leur ton – traitaient de l'humanité et qu'en était-il, du bien et du mal, de l'ange et du démon.

— Il y a des choses, dit Radstock, pendant que Danglard traduisait en simultanée, que l'homme n'est pas apte à concevoir tant qu'un autre homme n'a pas eu l'idée saugrenue de les réaliser. Mais une fois cette chose effectuée, bonne ou mauvaise, elle pénètre dans le patrimoine de l'humanité. Utilisable, reproductible, et même surpassable. L'homme qui a mangé l'armoire donne la possibilité à un autre de manger un avion. Ainsi se dévoile peu à peu le grand continent inconnu de la démence, comme une carte qui s'étoffe à mesure des explorations. Nous y progressons sans visibilité, par la seule expérience,

c'est ce que j'ai toujours dit à mes gars. Ainsi lord Clyde-Fox est-il en train d'ôter et de remettre ses chaussures, et cela fait je ne sais combien de fois qu'il recommence. Et l'on ne sait pas pourquoi. Quand on le saura, un autre pourra faire de même.

— Ho, Clyde-Fox ! appela le vieux flic en se rapprochant. Un problème ?

— Ho, Radstock, répondit le lord d'une voix très douce.

Les deux hommes s'adressèrent un signe familier, deux pratiquants de la nuit, des experts qui n'avaient rien à se cacher. Clyde-Fox posait un pied en chaussette sur le trottoir, tenant sa chaussure à la main, dont il scrutait intensément l'intérieur.

— Un problème ? répéta Radstock.

— Un sacré problème. Allez voir si vous en avez le cran.

— Où ?

— À l'entrée du vieux cimetière de Highgate.

— Je n'aime pas qu'on fouine là-bas, grogna Radstock. Qu'est-ce que vous y faisiez ?

— Une exploration de limites en compagnie d'amis choisis, dit le lord en désignant du pouce son compagnon au cigare. Entre la crainte et la raison. Je connais l'endroit sur le bout des doigts mais lui, il voulait voir ça. Attention, ajouta Clyde-Fox en baissant la voix. Le camarade est bourré comme un coin et rapide comme un elfe. Déjà démoli deux gars au pub. Professeur de danse cubaine. Nerveux. Pas d'ici.

Lord Clyde-Fox secoua une nouvelle fois sa chaussure dans l'air, la remit à son pied, ôta l'autre.

— OK, Clyde-Fox. Mais vos chaussures ? Vous les videz ?

— Non, Radstock, je les contrôle.

L'homme de Cuba lança une phrase en espagnol, qui semblait dire qu'il en avait assez et qu'il se tirait. Le lord lui adressa un signe de main indifférent.

— À votre avis, reprit Clyde-Fox, que peut-on mettre dans des chaussures ?

— Des pieds, intervint Estalère.

— Exactement, dit Clyde-Fox en lançant un regard approbateur au jeune brigadier. Et mieux vaut vérifier que ce sont vos propres pieds qui sont dans vos propres chaussures. Radstock, si vous m'éclairiez avec la lampe torche, je pourrais peut-être en finir avec ce truc.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Si vous voyez quelque chose dedans.

Pendant que Clyde-Fox tenait haut ses chaussures, Radstock en inspecta méthodiquement l'intérieur. Adamsberg, oublié, tournait à pas lents autour d'eux. Il imaginait ce gars en train de mastiquer son armoire bout par bout pendant des mois. Il se demandait s'il préférerait manger une armoire ou bien un avion, ou les photos de sa mère. Ou autre chose ? Autre chose qui dessinerait un nouveau morceau du *continent inconnu de la démence* décrit par le surintendant.

— Rien, dit Radstock.

— Vous êtes formel ?

— Oui.

— Bien, dit Clyde-Fox en se rechaussant. Sale histoire. Faites votre job, Radstock, allez voir ça. À l'entrée. C'est un tas de vieilles chaussures posées sur le trottoir. Préparez votre âme. Il y en a une vingtaine peut-être, vous ne pouvez pas les manquer.

— Ce n'est pas mon job, Clyde-Fox.

— Bien sûr que si. Elles sont alignées avec soin, les pointes dirigées vers le cimetière, comme si elles voulaient entrer là-dedans. Je vous parle évidemment de la vieille grille principale.

— Le vieux cimetière est surveillé la nuit. Fermé pour les hommes et pour les chaussures des hommes.

— Eh bien elles veulent entrer tout de même, et toute leur attitude est très déplaisante. Allez les regarder, faites votre job.

— Clyde-Fox, je me fous que vos vieilles chaussures veuillent entrer là-dedans.

— Vous avez tort, Radstock. Parce qu'il y a les pieds dedans.

Il y eut un silence, une onde de choc désagréable. Une petite plainte sortit de la gorge d'Estalère, Danglard serra les bras. Adamsberg arrêta sa marche et leva la tête.

— Merde, chuchota Danglard.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit que des vieilles chaussures veulent entrer dans l'ancien cimetière. Il dit que Radstock a tort de ne pas aller voir, parce qu'il y a les pieds dedans.

— C'est bon, Denglarde, coupa Radstock. Il est bourré. C'est bon, Clyde-Fox, vous êtes bourré. Rentrez chez vous.

— Il y a les pieds dedans, Radstock, répéta le lord d'une voix posée, pour bien indiquer qu'il était stable sur sa ligne de crête. Tranchés à hauteur des chevilles. Et ces pieds essaient d'entrer là-dedans.

— OK, ils essaient d'entrer.

À présent, lord Clyde-Fox se recoiffait avec soin, signal de son départ imminent. Avoir confié son problème semblait l'avoir ramené à la vie normale.

— Tablez sur des chaussures assez vieilles, ajouta-t-il, vingt ou quinze ans d'âge peut-être. Des hommes, des femmes.

— Mais les pieds ? demanda Danglard avec discrétion. Les pieds sont à l'état de squelette ?

— *Let down*. Il est bourré, Denglarde.

— Non, dit Clyde-Fox en rangeant son peigne et ignorant le surintendant. Les pieds sont presque intacts.

— Et ils essaient d'entrer là-dedans, acheva Radstock.

— Précisément, *old man*.

III

Radstock grondait à voix basse et continue, les mains serrées sur le volant, les conduisant rapidement vers le vieux cimetière de la banlieue nord de Londres. Il avait fallu qu'ils croisent ce Clyde-Fox. Il avait fallu que ce cinglé veuille vérifier qu'aucun pied n'était venu se fourrer dans ses chaussures. Et ils en étaient là, à rouler vers Highgate parce que le lord était tombé de sa ligne de crête et avait eu une vision. Il n'y avait pas plus de chaussures devant le cimetière que de pieds dans celles de Clyde-Fox.

Mais Radstock ne voulait pas y aller seul. Non, certainement pas à quelques mois de la retraite. Il avait eu du mal à convaincre l'aimable Denglarde de l'accompagner, comme si le commandant répugnait à l'expédition. Mais comment le Français aurait-il pu savoir quoi que ce soit au sujet de Highgate ? Aucun problème en revanche avec Adamsberg, que ce détour ne gênait en rien. Ce commissaire semblait évoluer dans une semi-veille paisible et conciliante, à se demander si son métier même captait son attention. Au contraire, les yeux de

leur jeune adjoint, collés contre la vitre, s'agrandissaient sur Londres. De l'avis de Radstock, cet Estalère était presque crétin et Radstock s'étonnait qu'on eût autorisé sa présence au colloque.

— Pourquoi ne pas avoir envoyé deux de vos hommes ? demanda Danglerd, dont la mine demeurait contrariée.

— Je ne peux pas déplacer une équipe pour une vision de Clyde-Fox, Denglarde. C'est quand même un homme qui a voulu manger les photos de sa mère. Et on est bien obligés d'aller vérifier, non ?

Non, Danglerd ne se sentait obligé à rien. Heureux d'être ici, heureux de revêtir la manière d'un Anglais, heureux qu'une femme lui ait prêté de l'attention, dès le premier jour du colloque. Il n'espérait plus ce miracle depuis des années et, tout engourdi qu'il était depuis son renoncement fataliste aux femmes, il n'avait rien provoqué. C'était elle qui était venue lui parler, lui sourire, multipliant les prétextes pour le croiser. S'il ne se trompait pas. Danglerd se demandait comment la chose était possible, et il s'interrogeait jusqu'à la torture. Sans relâche, il passait en revue les signes fragiles pouvant infirmer ou confirmer son espoir. Il les classait, il les évaluait, il estimait leur fiabilité comme on tâte la glace avant de poser un pied dessus. Il en éprouvait la consistance, le possible contenu, il cherchait à savoir si oui ou si non. Jusqu'à ce que ces signes finissent par perdre toute substance à force d'être examinés par l'esprit. Il lui fallait du neuf, des indicateurs supplémentaires. Et à cette heure, cette femme était sans doute au bar de l'hôtel avec les autres congressistes. Emmené dans l'expédition de Radstock, il allait la manquer.

— Pourquoi faut-il vérifier ? Le lord était plein comme un œuf.

— Parce que c'est à Highgate, dit le surintendant entre ses dents.

Danglard s'en voulut. L'intensité de sa réflexion sur la femme et les signes l'avait empêché de réagir au nom de « Highgate ». Il redressa la tête pour répondre mais Radstock l'arrêta d'une main.

— Non, Denglarde, vous ne pouvez pas comprendre, dit-il avec le ton âpre, triste et définitif d'un vieux soldat qui ne peut pas partager sa guerre. Vous n'étiez pas à Highgate. Moi oui.

— Mais je comprends que vous ne vouliez pas y retourner et pourquoi vous y allez tout de même.

— Ça m'étonnerait, Denglarde, sans vous froisser.

— Je sais ce qui s'est passé à Highgate.

Radstock lui jeta un regard surpris.

— Danglard sait tout, expliqua tranquillement Estalère, depuis le fond de la voiture.

Assis à ses côtés à l'arrière, Adamsberg les écoutait parler, captait des mots. Il était manifeste que Danglard savait sur ce Highgate des quantités de choses que, lui, Adamsberg, ignorait tout à fait. C'était normal, si tant est qu'on considère comme normale l'étendue prodigieuse de ses connaissances. Le commandant était bien autre chose que ce qu'on nomme un « homme de culture ». C'était un être d'érudition phénoménale, à la tête d'un réseau complexe de savoirs infinis qui, à l'avis d'Adamsberg, avaient fini par le constituer tout entier, remplaçant un par un tous ses organes, à se demander comment Danglard pouvait encore se mouvoir comme

un type presque ordinaire. Ce pourquoi il marchait si mal et ne déambulait jamais. En revanche, il devait connaître à coup certain le nom du gars qui avait mangé son armoire. Adamsberg observa le profil mou de Danglard, à cet instant agité du frémissement qui indiquait chez lui le passage de la science. Sans nul doute, le commandant se remémorait à grande vitesse son grand livre du savoir sur Highgate. En même temps qu'une préoccupation lancinante alentissait sa concentration. Cette femme du colloque, bien sûr, qui emportait son esprit dans une vrille de questions. Adamsberg tourna le regard vers le collègue britannique, dont le nom était impossible à retenir. Stock. Lui n'était pas en train de penser à une femme ni d'explorer ses connaissances. Stock avait peur, tout simplement.

— Danglard, dit Adamsberg en tapant légèrement sur l'épaule de son adjoint, Stock n'a pas envie d'aller voir ces chaussures.

— Je vous ai déjà dit qu'il comprend le gros du français ordinaire. Cryptez, commissaire.

Adamsberg acquiesça. Pour ne pas être compris de Radstock, Danglard lui avait conseillé de parler à grande vitesse sur un ton uni en avalant les syllabes, mais l'exercice était impossible pour Adamsberg. Il posait ses mots aussi lentement que ses pas.

— Il n'en a pas envie du tout, dit Danglard en accéléré. Il a des souvenirs là-bas et il n'en veut pas.

— Qu'est-ce que c'est, « là-bas » ?

— Là-bas ? Un des cimetières romantiques les plus baroques de l'Occident, une surenchère, un déchaînement artistique et macabre. Des sépultures gothiques, des mausolées, des sculptures égyptiennes, des excommuniés

et des assassins. Le tout perdu dans le fouillis organisé des jardins anglais. Un lieu unique et trop unique, un creuset des délires.

— C'est entendu, Danglard. Mais qu'est-il arrivé dans ce fouillis ?

— Des événements terribles et, en fin de compte, pas grand-chose. Mais c'est un « pas grand-chose » qui peut peser lourd pour celui qui l'a vu. C'est pour cela que le vieux cimetière est surveillé la nuit. C'est pour cela que le collègue n'y va pas seul, c'est pour cela qu'on est dans cette voiture au lieu de s'en descendre un tranquillement à l'hôtel.

— En descendre un, mais avec qui, Danglard ?

Danglard eut une moue. Les filaments les plus fins de la vie n'échappaient pas à l'œil d'Adamsberg, même si ces filaments étaient bruissements, sensations infimes, mouvements de l'air. Le commissaire avait repéré cette femme au colloque, bien sûr. Et tandis que lui ressassait les faits jusqu'à l'obsession stérilisante, Adamsberg devait déjà avoir une impression formée.

— Avec elle, suggéra Adamsberg, enchaînant dans le silence. La femme qui mord les branches de ses lunettes rouges, la femme qui vous regarde. Il y a écrit « Abstract » sur son badge. Abstract, c'est son prénom ?

Danglard sourit. Que la seule femme qui ait cherché son regard depuis dix ans puisse s'appeler « Abstraite » lui convenait douloureusement bien.

— Non. C'est son travail. Elle est chargée de rassembler et de distribuer les résumés des conférences. Un résumé s'appelle un *abstract*.

— Ah, très bien. Comment s'appelle-t-elle alors ?

— Je n'ai pas demandé.

— Le prénom, c'est ce qu'il faut savoir tout de suite.
— Je voudrais d'abord savoir ce qu'elle a dans la tête.
— Parce que vous ne le savez pas ? répondit Adamsberg, surpris.

— Et comment cela ? Il faudrait déjà lui demander. Et savoir si l'on peut demander. Et se demander ce que l'on peut savoir.

Adamsberg soupira, lâchant prise face aux méandres intellectuels de Danglard.

— Elle a pourtant en tête quelque chose de grave, reprit-il. Et ce n'est pas un verre de plus ou de moins ce soir qui y changera quoi que ce soit.

— Quelle femme ? demanda Radstock en français, exaspéré de constater que les deux hommes faisaient en sorte de l'exclure de la discussion. Et surtout de comprendre que le petit commissaire aux cheveux bruns et décoiffés avait perçu sa peur.

La voiture longeait à présent le cimetière et Radstock souhaita soudain que la scène de lord Clyde-Fox ne soit pas une vision. De sorte que le petit Français insouciant, Adamsberg, prenne sa part du cauchemar de Highgate. Qu'il la prenne et qu'on partage, *God*. Et l'on verrait si, après, le petit flic aurait l'air tout aussi tranquille. Radstock arrêta la voiture au ras du trottoir et ne sortit pas. Il abaissa la vitre de vingt centimètres et y cala sa lampe torche.

— OK, dit-il en jetant un regard dans le rétroviseur à Adamsberg. Partageons.

— Que dit-il ?

— Il vous invite à partager Highgate.

— Je n'ai rien demandé.

— *You've no choice*, dit durement Radstock en ouvrant la portière.

— J'ai compris, dit Adamsberg en arrêtant Danglard d'un geste.

L'odeur était pestilentielle, la scène choquante, et Adamsberg lui-même se raidit, demeurant à distance derrière son collègue anglais. Des chaussures craquelées, lacets défaits, émergeaient des chevilles décomposées, laissant voir les chairs sombres et les teintes blanches des tibias coupés net. La seule différence avec le récit de lord Clyde-Fox était que les pieds n'essayaient pas d'entrer là-dedans. Ils étaient là, posés sur le trottoir, terribles et provocants, plantés dans leurs chaussures face à l'entrée historique du cimetière de Highgate. Ils formaient un petit tas proprement arrangé, et insoutenable. Radstock tendait sa torche à bout de bras, le visage crispé par le refus, éclairant les chevilles défaites qui pointaient au-dehors des souliers, balayant d'un geste vain l'odeur de la mort.

— Voilà, dit Radstock d'une voix fataliste et agressive, en se tournant vers Adamsberg. Voilà Highgate, le lieu *maudit*, et cela dure depuis cent ans.

— Cent soixante-dix ans, précisa Danglard à voix basse.

— OK, dit Radstock en tentant de se ressaisir. Vous pouvez rejoindre votre hôtel, j'appelle les gars.

Radstock sortit son téléphone, sourit malaisément à ses collègues.

— La qualité des chaussures est médiocre, dit-il en composant un numéro. Avec de la chance, elles sont françaises.

— Si les chaussures le sont, les pieds le sont aussi, compléta Danglard.

— Oui, Denglarde. Quel Anglais se donnerait la peine d'acheter des chaussures françaises ?

— Ce qui fait que, s'il ne tenait qu'à vous, vous nous balanceriez toute cette horreur par-dessus la Manche.

— En quelque sorte, oui. Dennison ? Ici, Radstock. Envoie l'équipe homicide au complet à la vieille porte de Highgate. Non, pas de corps, juste un infâme tas de mauvaises chaussures, une vingtaine peut-être. Avec les pieds dedans. Oui, toute l'équipe, Dennison. OK, passez-le-moi, acheva le surintendant d'un ton las.

Le superintendant Clems était au Yard, le vendredi était toujours un soir chargé. Il semblait qu'on parlait dans les bureaux, qu'on faisait attendre Radstock au bout de la ligne. Danglard en profita pour expliquer à Adamsberg que seuls des pieds français accepteraient des chaussures françaises et que le surintendant souhaitait vivement leur envoyer le tout par-dessus la Manche, jusqu'au cœur de Paris. Adamsberg acquiesçait, les mains croisées dans le dos, et faisait lentement le tour du dépôt, levant les yeux vers le haut du mur du cimetière, tant pour aérer son esprit que pour imaginer où voulaient aller ces pieds morts. Eux qui savaient des choses que, lui, ne savait pas.

— Environ une vingtaine, *sir*, répéta Radstock. J'y suis et je les vois.

— Radstock, dit la voix méfiante du supérieur Clems, à quoi rime ce foutoir ? Cette question de *pieds dedans* ?

— *God*, dit Radstock. Je suis à Highgate, *sir*, pas à Queen's Lane. Vous m'envoyez les gars ou vous me laissez seul avec ces immondices ?

— Highgate ? Il fallait le dire plus tôt, Radstock.

— Je ne dis que cela depuis une heure.

— Ça va, dit Clems, soudain conciliant, comme si le mot de « Highgate » déclenchait un signal d'urgence. L'équipe vous rejoint. Hommes, femmes ?

— Un peu de tout, sir. Des pieds d'adultes. Dans les chaussures.

— Qui vous a mis sur le coup ?

— Lord Clyde-Fox. C'est lui qui a découvert l'immondice. Il a avalé des pintes et des pintes pour s'en remettre.

— Bien, dit Clems d'une voix rapide. Les chaussures ? Quelle qualité ? Récentes ?

— Je dirais vingt ans d'âge. Et elles sont assez moches, sir, ajouta-t-il avec une ironie exténuée. Avec de la chance, on pourra les balancer aux Frenchies et s'en laver les mains.

— Pas de ça, Radstock, coupa durement Clems. Nous sommes en plein colloque international et nous attendons des résultats.

— Je le sais, sir, j'ai les deux policiers de Paris avec moi.

Radstock eut un nouveau petit rire, regarda Adamsberg et adopta la même ruse langagière que ses collègues, augmentant le rythme de son débit de manière remarquable. Il était clair pour Danglard que le surintendant, humilié d'avoir prié qu'on l'accompagne, se soulageait par un flot de critiques à l'encontre d'Adamsberg.

— Vous voulez dire qu'Adamsberg lui-même est avec vous ? interrompit Clems.

— Lui-même. Ce petit type dort debout ou quoi ?

— Tenez votre langue et vos distances, Radstock, ordonna Clems. Ce petit type, comme vous dites, est une mine errante.

Si affalé qu'il paraisse, Danglard n'était pas un homme calme et peu d'astuces de la langue anglaise

lui échappaient. Sa défense d'Adamsberg était sans faille, hormis les critiques qu'il s'autorisait lui-même. Il arracha le téléphone de la main de Radstock et se présenta, s'éloignant de l'odeur des pieds morts. Il sembla à Adamsberg que, peu à peu, l'homme du téléphone lui paraissait un meilleur camarade de pêche que Radstock.

— Admettons, concédait sèchement Danglard.

— Rien de personnel, commandant Denglarde, croyez-le, dit Clems. Je ne cherche pas d'excuse à Radstock mais il y était, il y a plus de trente ans. Pas de veine que cela tombe sur lui à six mois de la retraite.

— C'est vieux, sir.

— Rien n'est pire que le vieux, vous savez cela. Les anciennes souches percent toujours le gazon et cela peut durer des siècles. Un peu d'indulgence pour Radstock, vous ne pouvez pas comprendre.

— Je le peux. Je connais le drame de Highgate.

— Je ne parle pas de l'assassinat du randonneur.

— Moi non plus, sir. Nous parlons du Highgate historique, cent soixante-six mille huit cents corps, cinquante et un mille huit cents tombes. Nous parlons des courses nocturnes des années 1970 et même d'Elizabeth Siddal.

— Très bien, dit le superintendant après un silence. Eh bien si vous savez tout cela, sachez aussi que Radstock a participé à la dernière course et, à l'époque, il était inexpérimenté. Mettez cela à son débit.

L'équipe de renfort s'installait, Radstock prenait la direction. Sans un mot, Danglard referma le téléphone, le glissa dans la poche de son collègue britannique et rejoignit Adamsberg qui, appuyé contre une voiture noire, semblait épauler Estalère, abattu.

— Et qu'est-ce qu'ils vont en faire ? demandait Estalère d'une voix tremblée. Trouver vingt personnes sans pieds pour les recoller avec ? Et après ?

— Dix personnes, interrompit Danglard. Si on a vingt pieds, cela fait dix personnes.

— D'accord, admit Estalère.

— Mais il semble qu'il n'y en ait pas plus de dix-huit. Ce qui nous ferait neuf personnes.

— D'accord. Mais si les Anglais avaient un problème avec neuf personnes sans pieds, ils seraient déjà au courant, non ?

— S'il s'agit de personnes, dit Adamsberg. Mais s'il s'agit de corps, pas forcément.

Estalère secoua la tête.

— Si les pieds ont été coupés sur des morts, précisa Adamsberg. Cela nous donne neuf cadavres. Les Anglais ont quelque part neuf cadavres sans pieds, et ils ne le savent pas. Je me demande, poursuivit-il d'une voix plus lente, quel est le mot pour dire « couper les pieds » ? Ôter la tête de quelqu'un, c'est « décapiter ». Pour les yeux, « énucléer », pour les testicules, « émasculer ». Mais pour les pieds ? Que dit-on ? « Épédestrer » ?

— Rien, dit Danglard, on ne dit rien. Le mot n'existe pas parce que l'acte n'existe pas. Enfin, il n'existait pas encore. Mais un type vient de le créer, sur le continent inconnu.

— C'est comme pour le mangeur d'armoire. Il n'y a pas de mot.

— Thékophage, proposa Danglard.

IV

Quand le train s'engagea dans le tunnel sous la Manche, Danglard inspira bruyamment puis serra les mâchoires. Le voyage aller n'avait pas atténué son appréhension, et ce passage sous l'eau lui semblait toujours inacceptable et les voyageurs inconséquents. Il se voyait distinctement filer dans ce conduit à toute allure, recouvert par des tonnes de paquets de mer.

— On sent le poids, dit-il, les yeux fixés sur le plafond du wagon.

— Il n'y a pas de poids, répondit Adamsberg. Nous ne sommes pas sous l'eau, nous sommes sous la roche.

Estalère demanda comment il était possible que le poids de la mer n'appuie pas sur la roche jusqu'à ce que le tunnel s'écroule. Adamsberg, patient, déterminé, dessina pour lui le système sur une serviette en papier : l'eau, la roche, les rives, le tunnel, le train. Puis il exécuta le même dessin sans le tunnel et sans le train, pour lui démontrer que leur existence ne modifiait pas l'état des choses.

— Tout de même, dit Estalère, il faut bien que le poids de la mer appuie sur quelque chose.

— Il appuie sur la roche.
— Mais alors la roche appuie plus fort sur le tunnel.
— Non, reprit Adamsberg en dessinant à nouveau le système.

Danglard eut un mouvement agacé.

— C'est simplement qu'on imagine le poids. La masse monstrueuse au-dessus de nous. L'engloutissement. Faire rouler un train sous la mer, c'est une idée de dément.

— Pas plus que de manger une armoire, dit Adamsberg en soignant son dessin.

— Mais qu'est-ce qu'il vous a fait, bon sang, ce bouffeur d'armoire ? On ne parle plus que de lui depuis hier.

— Je cherche la manière dont il pense, Danglard. Je cherche les pensées du mangeur d'armoire, ou du coupeur de pieds, ou du gars dont l'oncle s'est fait dévorer par un ours. Des pensées d'homme qui, telles des foreuses, ouvrent de noirs tunnels sous la mer dont on ne soupçonnait pas l'existence.

— Qui s'est fait dévorer ? demanda Estalère, soudain attentif.

— L'oncle d'un gars sur la banquise, répéta Adamsberg. C'était il y a un siècle. Il n'est resté de lui que ses lunettes et un lacet. Or le neveu chérissait son oncle. À partir de là, tout bascula. Il tua l'ours.

— C'est raisonnable, dit Estalère.

— Mais il rapporta la dépouille à Genève pour l'offrir à sa tante. Qui l'installa dans son salon. Danglard, le collègue Stock vous a passé une enveloppe à la gare. Son rapport préliminaire, je suppose.

— Radstock, rectifia Danglard d'un ton lugubre, les yeux toujours levés vers le plafond du train, surveillant le poids de la mer.

— Intéressant ?

— Peu nous importe. Ce sont ses pieds, qu'il les garde. Estalère tortillait une serviette entre ses doigts, concentré, tête penchée vers ses genoux.

— En quelque sorte, coupa-t-il, le neveu voulait rapporter un souvenir de l'oncle à sa veuve ?

Adamsberg acquiesça et revint à Danglard.

— Dites-moi tout de même, pour ce rapport.

— Quand sort-on de ce tunnel ?

— Dans seize minutes. Qu'a trouvé Stock, Danglard ?

— Mais logiquement, commença Estalère en hésitant, si l'oncle était dans l'ours et que le neveu...

Il s'interrompit et baissa à nouveau la tête, soucieux, grattant ses cheveux blonds. Danglard soupira, soit pour les seize minutes, soit pour ces pieds immondes qu'il voulait laisser derrière lui, à la porte oubliée de Highgate. Soit encore parce que Estalère, aussi borné que curieux, était le seul membre de la Brigade incapable de distinguer l'utile de l'inutile chez Adamsberg. Incapable de laisser choir une seule de ses remarques. Pour le jeune homme, chaque mot du commissaire faisait forcément sens et il le cherchait. Et pour Danglard, dont l'esprit élastique franchissait les idées à pas très rapides, Estalère représentait un gâchis de temps irritant et constant.

— Si on n'avait pas suivi Radstock avant-hier, reprit le commandant, si on n'avait pas buté sur ce cinglé de Clyde-Fox, si Radstock ne nous avait pas traînés jusqu'au cimetière, nous serions ignorants de ces pieds infâmes et nous les abandonnerions à leur sort. Leur destin est britannique et il le reste.

— Il n'est pas interdit de s'intéresser, dit Adamsberg. Quand ça croise le chemin.

Et très certainement, pensa-t-il, Danglard n'avait pas réussi à quitter la femme de Londres dans des termes aussi rassurants qu'il l'aurait souhaité. Son anxiété reprenait donc ses droits, se glissait à nouveau dans les creux de son âme. Adamsberg se figurait l'esprit de Danglard comme un bloc de calcaire fin où la pluie des questions avait creusé d'innombrables cuvettes où gisaient les soucis irrésolus. Chaque jour, trois ou quatre de ces cuvettes étaient simultanément en activité. À cette heure, le passage du tunnel, la femme de Londres, les pieds de Highgate. Ainsi que le lui avait expliqué Adamsberg, l'énergie que dépensait Danglard pour résoudre les questions et curer les cuvettes était vaine. Car dès qu'une cuvette était assainie, elle libérait de l'espace pour en créer d'autres, emplies de nouvelles interrogations taraudantes. À s'en occuper sans cesse, il empêchait la sédimentation tranquille et le comblement naturel des excavations par l'oubli.

— Inutile de s'alarmer, elle donnera des nouvelles, affirma Adamsberg.

— Qui ?

— Abstract.

— Logiquement, interrompit Estalère qui suivait toujours son rail, le neveu aurait dû laisser l'ours en vie et rapporter ses excréments à sa tante. Puisque l'oncle était dans le ventre de l'ours et non pas dans sa peau.

— Justement, dit Adamsberg, satisfait. Tout est fonction de l'idée que le neveu se fait de l'oncle et de l'ours.

— Et de sa tante, ajouta Danglard, rasséréiné par la certitude d'Adamsberg à propos d'Abstract et des

nouvelles qu'elle allait donner. Tante dont on ne sait si elle souhaitait accueillir la peau ou l'excrément de l'ours en représentation du défunt.

— Tout dépend de l'idée qu'on se fait, répéta Adamsberg. Quelle était l'idée du neveu ? Que l'âme de l'oncle s'était diffusée dans l'ours jusqu'à la pointe de ses poils ? Quelle était l'idée que le thékophage avait mise dans l'armoire ? Et le Coupeur de pieds ? Quelle âme logeait dans les plaques de bois, dans les bouts des pieds ? Que dit Stock, Danglard ?

— Lâchez ces pieds, commissaire.

— Ils me rappellent quelque chose, dit Adamsberg d'une voix incertaine. Un dessin, ou un récit.

Danglard arrêta l'hôtesse qui passait avec du champagne, en prit une coupe pour lui et une pour Adamsberg et posa les deux sur sa propre tablette. Adamsberg buvait rarement et Estalère jamais puisque, à lui, l'alcool faisait tourner la tête. On lui avait expliqué que c'était précisément le but recherché et ce principe l'avait laissé stupéfait. Quand Danglard buvait, Estalère coulait vers lui des regards de curiosité intense.

— Peut-être, reprit Adamsberg, était-ce la vague histoire d'un homme qui cherchait ses chaussures à la nuit. Ou bien qui était mort et qui revenait réclamer ses chaussures. Je me demande si Stock connaît cela.

Danglard vida rapidement la première coupe, détacha son regard du plafond pour regarder Adamsberg, mi-envieux, mi-désolé. Il arrivait qu'Adamsberg se concentre, se transforme en un attaquant dense et dangereux. C'était rare, mais il était alors possible de le contrer. Il offrait en revanche moins de prises quand sa matière mentale se disloquait en masses mouvantes, ce qui était

— Faites-moi au moins crédit, Adamsberg, ou je fous tout dans la Loire. J'en suis à deux doigts.

Plog, se dit Adamsberg en raccrochant. Nolet était lancé sur Emma Carnot et Nolet était assez bon. S'il ne prenait pas peur du serpent en route. Adamsberg ne savait pas ce que signifiait le mot « princeps » mais il avait saisi. Les gens employaient un nombre considérable de mots complexes, et il se demandait quand, où et comment ils avaient pu les enregistrer avec une telle aisance. Lui du moins se souvenait de kruchema, ce qui n'était pas donné à tous.

Il se doucha, posa son arme et ses deux portables au bas de son lit, s'allongea encore humide sous l'édredon rouge, avec un regret pour le bleu passé de la kruchema. Il entendit la porte du voisin s'ouvrir et Lucio marcher dans le jardin. Il devait donc être entre minuit et demi et deux heures du matin. À moins que Lucio ne sorte pas pour pisser mais pour aménager une nouvelle planque à bière. Que sa fille Maria feindrait de découvrir dans deux mois, marquant une nouvelle étape dans leur jeu infini. Penser à Lucio, à Charme, à l'édredon bleu, tout sauf voir apparaître le visage de Zerk. C'est-à-dire sa tête de brute, ses discours hâbleurs, sa colère sans concession ni réflexion. Un gentil gars, une voix d'ange, disait Veyrenc, et ce n'était pas le sentiment d'Adamsberg. Plusieurs éléments parlaient pourtant en faveur de Zerk, le mouchoir sale, les pieds de Highgate trop anciens, les bottes à disposition sous l'escalier. Mais les poils du chien se hérissaient encore en un sacré obstacle. Et Zerk ferait un parfait tueur en cire de bougie modelée dans les mains d'un Paole. Se partageant la tâche, l'un chez Vaudel, l'autre à Highgate. Un couple

maladif associant le pathologique et puissant Arnold Paole et le jeune homme désaxé et amputé de père. Fils de rien, fils de peu, fils d'Adamsberg. Fils ou pas fils, Adamsberg ne se sentait aucune envie de lever un doigt pour Zerk.